



TIM INGOLD

CORRESPONDANCES
accompagner le vivant

Voix de la Terre
ACTES SUD

“VOIX DE LA TERRE”

REPENSER NOTRE RELATION AUX VIVANTS

“Apprendre à être Terre, pour apprendre à être Soi. Voilà l’essentiel de notre cosmophilosophie.” Cette parole de sagesse d’un homme-médecine mapuche dévoile une vision subtile du lien essentiel qui relie profondément l’humain à la communauté des vivants.

“Voix de la Terre” est une collection de récits de savoir-être et de savoir-vivre qui voyage dans les profondeurs d’une humanité aux mille et un visages, une humanité en relation avec tous les vivants, dans la multitude des mondes, visibles et invisibles, ici au plus près ou là-bas, à l’autre bout du globe. Une Terre où des femmes et des hommes vivent en lien profond avec l’eau, la terre, l’air, le feu, le minéral, le végétal, l’animal, le céleste, les esprits, les ancêtres, en dialogues fertiles avec l’ensemble des vivants, quelle que soit leur essence.

Car ces hommes et ces femmes ne l’ont jamais oublié ou le redécouvrent avec émerveillement : nos vies dépendent d’innombrables entités. Ils nous éclairent sur d’autres manières de vivre, ouvrant ainsi de nouveaux horizons de conscience.

Dans la faillite généralisée de sens où notre monde se coupe de ses racines vivantes, épuisant les ressources premières, en proie à l’avidité de l’égologie au détriment de l’écologie, pillant la Maison Terre, il est urgent de donner la parole à celles et ceux qui (r)éveillent d’autres voies, des voix qui portent les lueurs d’un chemin où l’humanité se reconnecte à la source de sa nature profonde : terre-ê(s)tre.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Une promenade dans la forêt finlandaise, la caresse de l'écorce des arbres, un refrain d'Elvis Presley, un navire flottant dans le ciel de l'Irlande du Moyen Âge, un alpiniste désenchanté, le chant d'un flocon de neige, les eaux souterraines de Paris, des oeuvres de Giuseppe Penone, David Nash ou Tomás Saraceno... L'air de rien, brodant à partir d'un souvenir personnel, d'une anecdote ou d'une rencontre avec un artiste, Tim Ingold prend soin des mots et des idées, et maîtrise à la perfection l'art d'un récit qui monte progressivement en puissance théorique, renversant les manières d'envisager notre rapport au monde. *Correspondances*, c'est à la fois la forme de ces courts textes écrits comme s'il s'adressait à un ami ; c'est aussi, sur le fond, son objectif ultime : cesser de se confronter aux choses et tenter de correspondre avec elles en tissant un dialogue fertile pour la pensée, condition *sine qua non* pour avoir une chance de retomber amoureux du monde.

“Pour qu’une pensée soit une idée, elle doit déranger, perturber, telle une rafale de vent sur un tas de feuilles mortes.”

CORRESPONDANCES

TIM INGOLD

Anthropologue britannique né en 1948, spécialiste du peuple sami de Laponie, Tim Ingold est professeur émérite à l'université d'Aberdeen, en Écosse. Proche de Philippe Descola, il est l'un des principaux artisans du renouveau de l'anthropologie en y incluant la dimension non humaine et l'ensemble du vivant dans ses rapports avec les humains.

Édition originale :
Correspondences, Polity
© Tim Ingold, 2021

Cette édition est publiée avec l'accord de Polity Press Ltd., Cambridge.

Collection dirigée par Sabah Rahmani

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française

ILLUSTRATION DE COUVERTURE : Christel Fontes

ISBN 978-2-330-19045-3

TIM INGOLD

CORRESPONDANCES

Traduction de l'anglais (Royaume-Uni)
par Sylvain Griot

Voix de la Terre
ACTES SUD

SOMMAIRE

Note du traducteur – p. 9

Avant-propos – p. 10

INVITATION – P. 14

DES LETTRES QUI VIENNENT DU CŒUR

CHAPITRE 1 – P. 36

CONTES DES BOIS

Quelque part en Carélie du Nord... – p. 39

Noir de poix et lueur du feu – p. 47

Dans l'ombre de l'être-arbre – p. 53

Ta, Da, Ça ! – p. 64

CHAPITRE 2 – P. 70

CRACHER, GRIMPER, S'ENVOLER, TOMBER

La salive écumeuse d'un cheval – p. 73

La complainte de l'alpiniste – p. 80

En vol – p. 88

Les sons de la neige – p. 99

CHAPITRE 3 – P. 106

EN DIRECTION DU SOL

Pierre-feuille-ciseaux – p. 109

Ad coelum – p. 118

Flottons-nous ? – p. 125

Abri – p. 130

Faire le temps – p. 138

CHAPITRE 4 – P. 146

LES ÂGES DE LA TERRE

Les éléments de la fortune – p. 149

La vie d'une pierre – p. 161

La jetée – p. 172

De l'extinction – p. 178

Trois courtes fables d'autorenforcement – p. 182

CHAPITRE 5 – P. 192

LIGNE, FROISSAGE, FIL

Des lignes dans le paysage – p. 196

Le cordeau et l'ombre – p. 202

Pli – p. 208

Promener un fil – p. 211

Ligne de lettres et biffure – p. 220

CHAPITRE 6 – P. 228

POUR L'AMOUR DES MOTS

Des mots à la rencontre du monde – p. 232

En défense de l'écriture manuscrite – p. 238

Diabolisme et logophilie – p. 242

Acier bleu et froid – p. 247

CONCLUSION – P. 254

AU REVOIR

Notes – p. 262

Note du traducteur

Tim Ingold a l'habitude de travailler avec des néologismes, qui l'aident à forger des concepts et à faire progresser sa réflexion. Ses écrits fourmillent de ces prises de liberté avec la langue anglaise, et ce livre ne fait pas exception. Au cours de nos échanges, à ce propos, il m'a expliqué en ces termes son usage des néologismes : "Le langage académique est plein de néologismes, mais la plupart d'entre eux sont horribles, et incompréhensibles pour les non-spécialistes. Ils forment le *jargon*, et sont symptomatiques de la mesure dans laquelle le monde universitaire s'est désintéressé des mots (je l'explique dans la dernière partie du livre, *Pour l'amour des mots*). Mon objectif est tout autre. Bien souvent, il ne s'agit pas tant de créer de nouveaux mots que d'insuffler une nouvelle vie aux anciens. Ce sont des néologismes par réjuvenation, plus que par innovation. J'espère qu'ils sont plus poétiques qu'académiques !"

AVANT-PROPOS

Au fil des ans, j'ai pris l'habitude de composer des lettres. Sans destinataire, elles ont rejoint mon carnet de notes sous la forme de réponses à des choses rencontrées et qui ont éveillé ma curiosité. Ces choses n'ont jamais cessé de me préoccuper et je n'ai jamais cessé d'y réfléchir. C'est comme si nous avions entamé, elles et moi, une forme de correspondance. Dans ce livre, je propose une collection de ces curieuses correspondances. Presque toutes ont commencé au cours de la dernière décennie, la plupart entre 2013 et 2018. C'est durant ces années que j'ai été chargé de diriger un vaste projet, financé par le Conseil européen de la recherche, intitulé *Knowing From the Inside* ("Connaître de l'intérieur", KFI). L'objectif du projet était de forger une manière différente de penser la façon dont nous parvenons à connaître les choses : non pas en organisant une confrontation entre les théories dans la tête et les faits sur le terrain, mais plutôt en correspondant avec les choses elles-mêmes, dans les processus mêmes de la pensée.

Les essais rassemblés ici illustrent tous cet objectif d'une manière ou d'une autre, et couvrent les quatre domaines que le projet KFI a voulu mobiliser : l'anthropologie, l'art, l'architecture et le design. Une version antérieure du livre, avec seulement seize chapitres (dont quatre essais et trois entretiens ne figurant pas dans la nouvelle version), a été publiée "en interne" par l'université d'Aberdeen, en 2017, dans le cadre d'une série de tomes expérimentaux résultant du projet¹. Neuf essais de la version originale sont repris dans la nouvelle ; plusieurs d'entre eux ont été révisés, et d'autres ont été presque entièrement réécrits. Les dix-huit autres essais sont nouveaux.

J'éprouve une immense gratitude envers celles et ceux qui ont participé au projet KFI pour leur inspiration et leur soutien, ainsi qu'envers le Conseil européen de la recherche pour le financement qui a rendu tout cela possible. De plus, je tiens à remercier de nombreuses

personnes, à la fois pour l'inspiration qu'elles m'ont apportée et pour m'avoir permis de réemployer des documents déjà publiés : Anaïs Tondeur, Anna Macdonald, Anne Dressen, Anne Masson, Benjamin Grillon, Bob Simpson, Carol Bove, Claudia Zeiske et Deveron Arts, Colin Davidson, David Nash, Émile Kirsch, Éric Chevalier, Franck Billé, Germain Meulemans, Giuseppe Penone, Hélène Studievic, Kenneth Olwig, Marie-Andrée Jacob, Mathilde Roussel, Matthieu Raffard, Michael Malay, Mikel Nieto, Nisha Keshav, Philip Vannini, Rachel Harkness, Robin Humphrey, Shauna McMullan, Tatum Hands, Tehching Hsieh, Tim Knowles, Tomás Saraceno et Wolfgang Weileder. Je les remercie toutes et tous. Ce livre n'aurait pas pu être complet sans vous !

Quelque part en Carélie du Nord... est reproduit avec l'aimable autorisation de Penguin Random House ; *Dans l'ombre de l'être-arbre* avec l'aimable autorisation de la galerie Gagosian ; *En vol* avec l'aimable autorisation de Skira Editore ; *Des mots à la rencontre du monde* et *Diabolisme et logophilie* avec l'aimable autorisation de Routledge (Taylor & Francis).

TIM INGOLD
Aberdeen, mars 2020

INVITATION

DES LETTRES
QUI VIENNENT DU CŒUR

Les idées surgissent au moment où l'on s'y attend le moins. Si une pensée était un visiteur attendu et si elle venait frapper à la porte de votre esprit sur rendez-vous, serait-elle réellement une idée ? Pour qu'une pensée soit une idée, elle doit déranger, perturber, telle une rafale de vent sur un tas de feuilles mortes. Vous l'avez peut-être attendue, mais elle vient par surprise. Néanmoins, ceux qui aspirent à se rendre d'un point à un autre le plus rapidement possible n'ont pas le temps d'attendre. Pour eux, l'idée est un invité importun, qui menace de les faire dérailler, voire de leur faire perdre leur chemin. Mais n'eussent été les idées, nous serions pris au piège. La vie de l'esprit serait réduite à une simple redistribution des cartes, de laquelle rien de vraiment nouveau ne saurait surgir. Aujourd'hui, il est courant de penser la créativité en supposant qu'il n'est pas d'idée nouvelle qui ne soit pas la permutation ou la combinaison novatrices de fragments d'idées plus anciennes. Comme si l'esprit était un kaléidoscope, pourvu d'une structure de miroirs fixes et de billes aux couleurs et formes variées. Les miroirs sont les structures cognitives innées, les billes leur contenu mental. Chaque secousse fait apparaître un motif unique, mais alors que nous en célébrons le caractère inédit, rien de réellement nouveau n'en surgit. Chaque motif est une fin en soi ; il n'y a pas de commencement. À moins que... à moins que nous ne nous intéressions à ce qui est généralement oublié : la secousse. La secousse perturbe, elle implique un relâchement momentané, une perte de contrôle. Et si l'idée était la secousse, plutôt que le motif qui en résulte ?

"I'm all shook up" ("je suis secoué"), chante Elvis Presley ; *"my hands are shaky and my knees are weak"* ("mes mains tremblent et mes genoux vacillent"). Elvis était amoureux, mais j'ai connu la même agitation en étant inopinément rattrapé par une idée. Une agitation viscérale tout autant qu'intellectuelle, si tant est que l'on puisse distinguer les deux. Le penseur peut

parfois paraître détaché, la tête entre les mains, retransché dans sa bulle, mais la condition de l'amoureux est sensiblement la même. Le penseur et l'amoureux ont en commun d'être singulièrement vulnérables. Ils sont tous deux dans une posture de soumission, face à l'idée ou l'être aimé. Mais cette posture n'a rien de passif ; au contraire, elle est passionnée, une affection de l'âme qui appelle l'esprit et le corps à une contemplation d'une intensité toute furieuse. Et c'est la fureur de penser, en colère mais aussi en extase, que je veux célébrer dans ces pages. C'est une fureur qui, d'après mon expérience, ne peut être endurée que dans une relative quiétude, quand tout le reste autour se trouve dans un équilibre modéré. Dans le monde actuel, un tel équilibre est difficile à trouver et c'est pourquoi il est d'autant plus précieux. Ma crainte est que les déséquilibres de ce monde – en termes de richesses, de climat ou d'éducation – ne rendent la pensée insoutenable et ne mettent en péril la vie de l'esprit. En effet, nous faisons face à une épidémie de désinvolture, dont les causes profondes résident dans le fait que la pensée a été dépossédée de toute considération pour ses conséquences, comme si penser n'était plus un acte d'attention, et encore moins d'amour.

C'est à nous de décider, nous avertit la philosophe Hannah Arendt, "si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité¹". Arendt écrivait suite aux destructions de la Seconde Guerre mondiale, mais, avec un monde à nouveau sur le fil du rasoir, ses mots sont tout aussi forts aujourd'hui. C'est uniquement en retombant amoureux de ce monde, prédit-elle, qu'un espoir de renouveau est possible pour les générations à venir. Et pour cela, il nous faut réapprendre l'art de penser, et d'écrire, avec le cœur autant qu'avec la tête. Autrefois, c'est ainsi que nous pensions et écrivions, en rédigeant des lettres aux bien-aimés, à la famille et aux amis. En posant la plume sur le papier, nos pensées volaient à la rencontre du destinataire, comme si

nous étions avec eux dans la conversation. Nous écrivions comme nous parlions, avec sentiment et attention, non pas pour défendre une thèse mais pour poursuivre un raisonnement qui réponde, dans ses humeurs et ses motivations, à ce qui, supposions-nous, traversait l'esprit du correspondant. Au fil de l'écriture, les idées apparaissaient avec fraîcheur et spontanéité, pas encore alourdies du fardeau des développements ultérieurs. Mais, lorsque nous rédigeons une lettre, ce n'est pas uniquement le choix des mots qui importe ; c'est également la manière de les écrire. Les mots écrits à la main, en caractères cursifs, traduisent des sentiments jusque dans la gravité et l'inflexion de la ligne faite de boucles ininterrompues. C'est là bien plus que ce que les mots peuvent exprimer, et pourtant ils l'expriment, non par les significations que nous leur attribuons, mais par la puissance expressive de la ligne elle-même. Vous me connaissez et savez ce que je ressens par mon écriture aussi bien que par le son de ma voix. Chacun a sa manière de faire.

Numérisation et pertes

Aujourd'hui, cette manière de rédiger les lettres a pratiquement cessé d'exister, pour être remplacée par la communication instantanée du téléphone ou du courriel. Quelque chose du soin et de la spontanéité de l'écriture des lettres a été perdu. Ou, pour être plus précis, de la spontanéité de la communication, puisque celle-ci s'évanouit dans l'instant, est devenue négligente, dépouillée de l'attention et du soin que sollicite la construction des lignes sur la page, ainsi que de la patience qu'implique l'attente, le temps que la lettre atteigne son destinataire et que sa réponse nous parvienne. Réciproquement, l'attention a perdu beaucoup de sa spontanéité : elle semble plus calculée et donc moins personnelle, moins imprégnée de sentiments. Elle est devenue un service à fournir plus qu'une reconnaissance de ce que nous devons aux autres pour notre propre existence en tant

qu'êtres au sein d'un monde. Certains diront qu'il est purement nostalgique de s'efforcer à réunir l'attention et la spontanéité. Je ne suis pas de cet avis, et je propose ce livre autant comme une illustration de la manière dont cela peut être fait que comme une preuve du pouvoir de la correspondance épistolaire en la mettant en pratique. Car il ne s'agit pas de retourner dans le passé ; il s'agit de permettre au passé de se frayer encore une fois un chemin à travers le futur. Pour que la vie sur Terre continue et prospère, il nous faut apprendre à prendre soin du monde autour de nous, et à y répondre avec sensibilité et jugement. Correspondre avec des personnes et des choses – comme nous le faisons dans les lettres – ouvre des voies pour permettre aux vies de se poursuivre, chacune à sa manière mais néanmoins toujours avec considération pour les autres.

Dans ce livre, j'ai réuni certaines des voies personnellement empruntées pour correspondre, par écrit, avec l'océan aussi bien qu'avec les cieux, avec les paysages et les forêts, les monuments ou les œuvres d'art. Idéalement, j'aurais dû rédiger ces correspondances à la main. Les avoir tapées au clavier est, pour moi, un tort ; que vous les lisiez sur du papier imprimé est regrettable. Néanmoins, ce regret n'est en rien une retraite dans la nostalgie, mais un plaidoyer pour la soutenabilité. Un monde dans lequel chaque communication est terminée presque avant d'avoir commencé, réduisant la vie à une succession d'instantanés, n'est tout simplement pas soutenable. Il n'y a rien de nostalgique à souhaiter préserver nos capacités à nous exprimer humainement. Car nous abandonnons ces capacités à nos risques et périls. Jamais dans l'histoire de l'humanité elles n'ont couru un risque aussi grand. Nous sommes restés sans rien faire alors que les mots, arrachés des mains et de la bouche, ont été convertis en la devise liquide d'une industrie mondiale de l'information et des communications. Asservis par les États et les entreprises, les mots ont été réduits à une simple monnaie d'échange. Et nos technologies se

sont adaptées en conséquence. Le langage a été distillé à partir des conversations réelles, pour ensuite nourrir les algorithmes. Mais la tant louée “révolution digitale” s’autodétruira certainement, probablement au cours de ce siècle. Dans un monde qui fait face à l’urgence climatique, elle est manifestement insoutenable. Non seulement les superordinateurs dont elle dépend consomment déjà des quantités colossales d’énergie, mais, en outre, l’extraction de métaux lourds toxiques nécessaires aux appareils numériques a alimenté des conflits génocidaires sur toute la planète et rendra de nombreux environnements à jamais inhabitables. Dans le même temps, la numérisation continue de dissoudre les archives de l’histoire documentée à un rythme sans précédent.

Imaginez un futur dans lequel tous les mots écrits sont tapés, au clavier ou à l’écran. Lire ces mots nécessite une vision capable de percer le papier ou le verre, afin d’en extraire les significations cachées derrière, une vision qui ne s’autorise pas à s’arrêter à la surface. Les traces linéaires d’affect, qui autrefois attiraient l’œil du lecteur, sont aujourd’hui considérées comme une distraction. Elles ont été remplacées par un vocabulaire d’émoticônes, substituts de sentiments bien plus que sentiments réels. Après la puissance expressive de la ligne, c’est celle de la voix qui bientôt tombera dans l’oubli. Les experts ont décrété que les qualités musicales de la prononciation vocale – qui autrefois enchantaient les auditeurs, les invitaient à rejoindre l’orateur et à le suivre – empêchaient les mots d’assurer ce qui est désormais considéré comme leur fonction première : transmettre l’information. La voix est donc appelée à être remplacée par des synthétiseurs numériques, commandés par les neurotransmetteurs du cerveau. Dans ce meilleur des mondes, la berceuse, la plainte, le chant et l’air fredonné, éviscérés de tout affect, seront conservés dans du formol, tels des souvenirs d’un âge révolu. Privés de leur voix, les gens perdront leur capacité à chanter. Déjà privés de leurs mains, ils ont perdu

la faculté d'écrire. Une société sans écriture manuscrite est semblable à celle d'où le chant aurait été banni. Il suffirait pourtant d'une simple invention pour rétablir une telle faculté : un tube doté d'une pointe et rempli d'un liquide sombre. Aucune interface digitale ne peut égaler le potentiel expressif et la polyvalence de cet instrument. Bon marché, facile à utiliser, ne nécessitant aucun apport externe d'énergie, et ne laissant aucune pollution dans son sillage, il pourrait assurer le futur de l'écriture pour les siècles à venir.

Plus qu'humain

Je me demande parfois où les philosophes ont bien pu vivre toutes ces années. Certains ont récemment décidé de nous dire – comme s'il s'agissait d'une découverte toute récente – que le monde ne tournait finalement pas autour des humains, et que les entités non humaines de toutes sortes pouvaient entrer en relation les unes avec les autres, et même être porteuses de sens les unes pour les autres, sens qui ne dépend ni de la manière dont elles sont utilisées ou perçues par les humains, ni même de la moindre présence humaine. Que des chercheurs dans des domaines tels que l'écologie végétale et animale, la géomorphologie ou la science des sols étudient ces interactions depuis des générations semble avoir dépassé nos philosophes. Bien sûr, nous avons de bonnes raisons de questionner les prémisses qui sous-tendent ces travaux scientifiques. Pour la plupart, elles supposent que le monde de la nature existe déjà "là-dehors", tel un continent non cartographié, et qu'il attend simplement que nous, humains, venions le découvrir. Les prétentions de la science à rendre compte du fonctionnement de la nature, et notamment de l'esprit en tant que partie intégrante de la nature, ont certainement quelque chose de douteux étant donné que de telles prétentions tirent leur autorité de la perspective souveraine d'un esprit qui s'est déjà placé sur un piédestal, au-dessus de la nature qu'il entend expliquer. C'est pourquoi, bien

qu'elle réfute l'existence d'une essence propre à chaque espèce, la science ne parvient pas à s'affranchir de l'hypothèse selon laquelle l'être humain a quelque chose d'exceptionnel, et qui l'élève au-dessus du monde naturel. Elle ne peut échapper à une telle hypothèse car le projet scientifique tout entier en dépend. C'est l'éléphant dans la pièce, qui préside de manière invisible la science de la convivialité non humaine, au beau milieu des désaveux de sa présence et de son influence.

Mais les philosophes qui appellent à une approche plus équilibrée ou "symétrique", qui permettrait aux non-humains de rejoindre les humains sur un même terrain de jeu, ne sont pas moins hypocrites. Nous, humains, disent-ils, ne vivons pas dans un monde qui nous est propre. Au contraire, nous partageons le monde avec une variété incommensurable d'espèces non humaines, qui tissent entre elles des liens se ramifiant en réseaux d'influence et d'agentivité* en constante expansion. Pourtant, au centre de tout réseau, vous trouverez toujours un humain. Pourquoi ? Parce que les humains, d'après ceux qui adoptent une telle perspective, sont des créatures uniques, qui ont la capacité d'enrôler d'autres sujets dans leur propre aventure. Ils le font par un usage approfondi d'objets inanimés tels que les outils, par la fabrication d'artefacts, par la domestication de plantes et d'animaux pour répondre à leurs besoins, et par diverses autres inventions. Ainsi, l'humanité est présentée comme le pivot autour duquel tournerait l'équilibre des humains et des non-humains. Toutefois, ce pivot trouve ses fondements dans l'un des mythes les plus éloquents de la modernité : celui qui raconte comment, il y a de cela des millénaires, les ancêtres lointains des humains modernes ont brisé

* Comme l'explique la sociologue Monique Haicault, traduire le concept d'*agency* n'est pas simple : il s'agit d'un "univers sémantique encore en construction". Tim Ingold définit l'agentivité avec précision dans *L'Anthropologie comme éducation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018. (N.d.T.)

les liens de la nature qui maintiennent captifs tous les autres animaux, et se sont lancés sur la route de l'histoire. Paradoxalement, une approche qui prétend déconstruire la distinction entre l'humain et le non-humain et niveler le terrain de jeu se justifie en avançant que dans leur relation aux choses matérielles, et dans l'évolution de cette relation, les êtres humains se distinguent radicalement des autres espèces vivantes. Une approche symétrique pourrait difficilement reposer sur des fondations plus asymétriques² !

La vérité est que dans un monde-plus-qu'humain, rien n'existe isolément. Les humains peuvent partager ce monde avec les non-humains mais, de la même manière, les pierres le partagent avec les non-pierres, les arbres avec les non-arbres et les montagnes avec les non-montagnes. Pourtant, il est impossible de déterminer avec certitude où finit la pierre et où commence son autre. Il en va de même pour l'arbre et la montagne, ainsi que pour l'être humain. C'est une condition de la vie : tout ruisselle, rien n'est verrouillé. Bien sûr, nous pouvons distinguer les choses. Demandez-moi de désigner un autre être humain, une pierre, un arbre ou une montagne, je saurai facilement le faire. Mais ce que je pointerai alors du doigt est une entité qui n'est en rien indépendante. Mon attention se porte plutôt sur un point à partir duquel je vois quelque chose se produire, un événement qui se déverse alentour, moi y compris. Je vois la pierre en train d'être pierre, l'arbre dans sa ramification, la montagne dans son élévation et son affaissement. Même l'être humain, je le vois dans son processus d'être humain. Nous devrions remplacer les noms qui définissent les choses par des verbes : "pierrer", "arbrer", "montagner", "humaner*". Dès lors,

* *Humaning* : néologisme de l'auteur. *Humaniser* ne saurait traduire le point philosophique développé ici, puisque ce verbe français porte l'idée de "rendre plus humain, plus civilisé, moins primitif". (N.d.T.)

le monde que nous habitons, et que nous partageons avec tant d'autres, n'apparaîtrait plus prédécoupé en choses de telle ou telle sorte selon une classification bien définie. Au contraire, nous serions projetés dans un monde où les choses se différencient constamment les unes des autres le long des plis et des rides de leur formation. Tout a – ou, mieux, *est* – l'histoire de sa différenciation. Ainsi l'histoire d'une pierre, d'un arbre ou d'une montagne, tout comme celle d'un être humain, est également l'histoire de ces choses ou de ces êtres qui, au fil du temps, lui deviennent autres : la mousse, l'oiseau, l'alpiniste.

Être et devenir

C'est uniquement lorsque nous apprécions les choses en tant qu'histoires que nous pouvons commencer à correspondre avec elles. Donc vous, lectrice, lecteur, devriez vous essayer à cette manière de voir avant d'entreprendre la lecture des essais qui suivent. Nous sommes habitués à regarder vers l'arrière, à capturer les choses un poil trop tard, une fois qu'elles se sont établies dans les formes et les catégories qui leur ont été assignées. Comme dans le jeu "1, 2, 3, Soleil", le monde bouge dans notre dos, mais se fige au moment où nous nous retournons pour l'observer. Pour correspondre, il nous faut aller dans les coulisses, rejoindre ceux qui bougent, et bouger avec eux en temps réel. Alors, les statues que voyait le meneur de jeu prennent vie de façon éclatante. La statue est déjà coulée, mais ceux qui bougent sont vivants dans le moule. C'est là une posture non pas d'être, mais de devenir. Correspondre avec eux exige un basculement, comme diraient les philosophes, de l'ontologie vers l'ontogénie. L'ontologie porte sur les conditions d'existence d'une chose, mais l'ontogénie s'intéresse à la manière dont la chose est générée, à sa croissance et sa formation. Ce basculement revêt d'importantes implications éthiques, il suggère que les choses sont loin d'être séparées les unes des

autres, enfermées dans le monde impénétrable de leur propre existence. Au contraire, elles sont fondamentalement ouvertes, et participent toutes à un unique monde indivisible de devenir. Des ontologies multiples signifient des mondes multiples, mais des ontogénies multiples signifient un seul monde. Parce que les choses de ce monde se répondent les unes aux autres, dans leur croissance ou leur mouvement, elles sont également responsables. Et dans ce monde qui est le nôtre, la responsabilité n'incombe pas à certains plus qu'à d'autres, elle est une charge que tous doivent porter.

Certains ne peuvent appréhender une manière de penser sans d'abord l'attribuer à une école de pensée. Et d'après ce que j'ai pu dire jusqu'ici, ils suggéreront probablement que j'ai été formé à la phénoménologie. Il est parfaitement vrai que j'ai été influencé par des penseurs identifiés comme issus de cette tradition. Néanmoins, la phénoménologie n'a pas été, pour moi, un point de départ. Je ne l'ai jamais considérée comme une approche ou une méthode qu'il me faudrait d'abord assimiler pour ensuite pouvoir l'appliquer. Comme toute chose philosophique, elle a grandi en moi de manière plus ou moins inattendue*, et s'est frayé un chemin dans ma pensée sans que je ne m'en rende vraiment compte. Aucun doute, cette phénoménologie faite maison prend toutes ses libertés avec les textes canoniques, d'autant plus que je ne les ai pas tous lus. L'exégèse est une tâche pour les philosophes chevronnés, pas pour l'amateur que je suis. J'ai toujours été quelque peu dérouté par les universitaires qui plongent dans les textes les plus obscurs et impénétrables, dans le but, nous disent-ils, d'aller à la source de notre expérience en tant qu'êtres dans un monde. On pourrait croire que la meilleure manière de comprendre les profondeurs de l'expérience humaine serait de s'occuper

* *Serendipitous* : "sérendipiteuse", du conte *Les Trois Princes de Serendip*. (N.d.T.)

du monde lui-même, et d'apprendre directement de ce qu'il a à nous dire. C'est ce que ses habitants font au quotidien, et nous avons beaucoup à apprendre d'eux. C'est pourquoi je continue d'insister : si nous voulons commencer à résoudre la crise de notre habitation du monde, alors nous devons écouter la sagesse de ses habitants, qu'ils soient des êtres humains ou des êtres d'autres sortes, plutôt que de nous réfugier dans l'auto-référence fermée du discours philosophique.

Si, aujourd'hui, notre monde est en crise, c'est parce que nous ne savons plus correspondre. Nous avons, au lieu de cela, engagé des campagnes d'interaction. Les parties de l'interaction sont en face l'une de l'autre, avec leurs identités et leurs objectifs déjà en place, et négocient de manière à servir, mais sans jamais les transformer, leurs intérêts distincts. Leur différence est d'emblée donnée, et demeure tout du long. L'interaction est en cela une relation *entre*. La correspondance, elle, *accompagne*. Le problème est que nous sommes à tel point impliqués dans nos interactions avec les autres que nous n'avons pas su voir de quelle manière nous avançons ensemble au cours du temps. Comme j'ai tenté de le montrer, la correspondance renvoie aux chemins le long desquels vivent l'un et l'autre, dans leurs perpétuels déploiements et devenir, s'unissant et se différenciant simultanément. Le basculement de l'interaction vers la correspondance implique une réorientation fondamentale, depuis l'"entre" des êtres et des choses, vers leur "entre-deux"³. Pensez à une rivière et ses rives. Nous pourrions parler de la relation d'une rive avec l'autre et, en empruntant un pont, nous retrouver à mi-chemin entre les deux. Mais les rives se forment et se reforment perpétuellement sous l'effet du courant. Cette eau s'écoule dans l'"entre-deux rives", dans une direction orthogonale à celle du pont. Dire des êtres et des choses qu'ils sont entre-deux, c'est adapter notre conscience à l'eau ; correspondre avec eux, c'est joindre cette conscience au courant. Je pense qu'un tel changement d'orientation est nécessaire si nous devons

appréhender le monde comme un lieu que nous pouvons habiter aussi bien aujourd'hui que dans un avenir proche. Il s'agit, en somme, d'une condition à un mode de vie durable.

Une connaissance-déchet

Toute connaissance est excrément*, le produit résiduel d'une réaction métabolique. Cela, en tout cas, est la conclusion qui résulte inévitablement du modèle de production de la connaissance imposé par nos maîtres, qu'il s'agisse d'institutions d'enseignement, de sociétés privées ou d'agents de l'État. D'après ce modèle, la connaissance est produite en récoltant des quantités de données pour nourrir des machines qui digèrent ou traitent ces "entrées" et excrètent à l'autre extrémité les résultats, plus connus sous le nom de "produits". Cet excrément est la monnaie d'échange de l'économie de la connaissance. À tel point que les êtres humains ne sont plus impliqués dans le processus, ils ne sont que les opérateurs ou les techniciens qui servent les machines, assurent leur approvisionnement ainsi que leur bon fonctionnement. Idéalement, leur présence et leur activité – au-delà de veiller à ce bon fonctionnement des machines – ne devraient avoir aucune influence sur les résultats. Les entrées entrent, les produits sortent, ce qui se passe entre-deux est sans réelle conséquence. Et alors que les résultats s'amoncellent, et que les amas excrémentiels de connaissance croissent inlassablement, la vie elle-même est marginalisée, condamnée à glaner ce qu'elle peut parmi l'accumulation de déchets issus du traitement de données à échelle industrielle.

Il est néanmoins à notre portée d'imaginer un monde autre, dans lequel les machines sont remplacées par des

* *Crap* dans tous les dictionnaires est traduit par "merde". Pour autant, l'auteur ne souhaite en aucun cas se montrer vulgaire, mais simplement exprimer l'idée d'un produit expulsé du système digestif. (N.d.T.)